



MÉDECINE DOMESTIQUE.

SECONDE PARTIE.

Des Maladies.

CHAPITRE PREMIER.

Observations générales sur la connoissance & le traitement des Maladies.

LA connoissance des Maladies ne dépend point autant des principes *théoriques* de la Médecine, que quelques personnes se l'imaginent : elle n'est que le résultat de l'observation & de l'expérience.

En servant les malades, en observant tous les phénomènes que présentent leurs Maladies, on peut parvenir à un degré de connoissance assez complet, & sur le caractère de leurs *symptômes*, & sur l'usage des *remèdes* qu'elles exigent. Aussi les Gardes intelligentes, & les personnes qui sont sans

Tome II.

A

La Médecine n'est fondée que sur l'observation & l'expérience.

Ce qu'il faut faire pour acquiescer à la connoissance des Maladies.

cesse autour des malades, connoissent-elles souvent mieux les Maladies, que ceux qui ont étudié pour être Médecins.

On ne peut
y parvenir
que par la
pratique de
la Médecine.

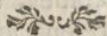
Cependant nous ne prétendons en aucune manière insinuer que l'étude de la Médecine soit inutile: il n'est pas permis de douter de son importance: mais la *Théorie* de cette science ne pourrajamaïs suppléer à l'observation & à l'expérience, qu'on ne peut acquérir que par la pratique.

Sous quel
aspect il faut
considérer
une Maladie.

Toute Maladie peut être considérée comme un assemblage de *symptômes*: ce n'est donc que par les *symptômes* qu'elle offre constamment & de la manière la plus évidente, qu'elle doit être caractérisée.

Raisons qui
ont dicté le
plan que suit
l'Auteur
dans cette
seconde
Partie.

Aussi, au lieu de ranger les Maladies par classes, selon la méthode systématique, il est bien plus dans le plan d'un Ouvrage de la nature de celui-ci, de donner la description claire & exacte de chaque Maladie en particulier, à mesure qu'elle se présente; ayant cependant soin de rapporter les circonstances dans lesquelles certains *symptômes* d'une Maladie ont de la ressemblance avec ceux d'une autre, & de décrire en même temps les *symptômes* particuliers & caractéristiques, par lesquels cette Maladie peut être distinguée de toute autre. Si l'on donne à ces objets l'attention qu'ils méritent, on trouvera que la connoissance des Maladies n'est pas aussi difficile à acquérir, qu'on est porté à le croire au premier coup-d'œil.



Du Traitement général des Maladies, &c. 3

§ I.

Du Traitement général des Maladies, relativement à l'âge, au sexe, à la constitution, au caractère, à l'air, aux alimens, aux occupations, &c., du malade.

Nous observerons d'abord qu'il est de la dernière importance d'être très-attentif à l'âge, au sexe, à la constitution, au caractère du malade. Cette attention servira singulièrement pour découvrir la nature de la Maladie, & conséquemment pour faire connoître le traitement qui lui convient.

Dans l'enfance, les fibres sont lâches & foibles, les nerfs sont extrêmement irritables, les fluides sont très-subtils : dans l'âge avancé, au contraire, les fibres sont roides, les nerfs presque insensibles, & la plupart des vaisseaux obstrués. Ces particularités & d'autres semblables, rendent les Maladies des enfans & des vieillards très-différentes : elles exigent en conséquence une méthode différente de les traiter.

Les femmes sont sujettes à beaucoup de Maladies qui n'affligent pas les hommes. De plus, le genre nerveux étant chez elles beaucoup plus irritable que chez les hommes, leurs Maladies demandent à être traitées avec plus de précautions. Les femmes d'ailleurs sont moins capables de supporter de grandes évacuations, & tout remède irritant ne peut leur être administré qu'avec circonspection.

La différence des constitutions rend non seulement les individus susceptibles de Maladies qui leur sont particulières, mais encore elle requiert de la variété dans la manière de les traiter. Par exemple, une personne délicate, dont les nerfs sont foibles, & qui vit ordinairement renfermée,

A ij

Prendre attention qu'il faut avoir au près d'un malade.

Les Maladies des enfans & des vieillards diffèrent essentiellement entre elles. Pourquoi?

Les femmes ont des Maladies que n'ont pas les hommes, & demandent à être traitées avec plus de précautions.

Une personne délicate exige un autre traitement que celle qui est forte & robuste.

ne peut être traitée, quelque Maladie qu'elle ait, précisément de la même manière que celle qui est forte, robuste, & qui a été sans cesse exposée au grand air.

Il faut con-
noître le ca-
ractère du
malade.

De même le caractère doit être consulté avec le plus grand soin, dans le traitement des Maladies. Un caractère chagrin, craintif, inquiet, ou impatient, produit des Maladies, & les aggrave.

Pourquoi?

C'est en vain qu'on donne des remèdes au corps pour guérir les Maladies de l'esprit. Quand l'âme est affectée, le meilleur moyen est de flatter les passions, d'éloigner de l'esprit les pensées affligeantes, & de tenir le malade dans un état aussi tranquille & aussi agréable qu'il est possible.

Pourquoi il
faut faire at-
tention à
l'air que le
malade res-
pire.

On doit aussi avoir attention au lieu que le malade habite, à l'air qu'il respire, à son régime, à ses occupations, &c. Ceux qui demeurent dans des lieux bas & marécageux, sont sujets à beaucoup de Maladies inconnues aux habitans des montagnes; ceux qui respirent l'air impur des Villes, en ont de même beaucoup qui sont absolument étrangères aux heureux habitans des campagnes.

Aux ali-
mens dont
il fait usage.

Les personnes qui se nourrissent d'alimens grossiers, qui se livrent à la boisson de liqueurs fortes, sont sujettes à des Maladies qui n'affectent point celles qui sont sobres & tempérantes, &c.

A ses occu-
pations, à sa
manière de
vivre, &c.

Nous avons déjà fait observer, Chap. II du Tome I, que les diverses occupations des hommes, & leur manière différente de vivre, les disposent à des Maladies qui leur sont particulières. Il est donc nécessaire de questionner le malade sur ces différens points importants: on découvrira par là non seulement le vrai caractère de la Maladie: mais encore la manière dont il faut se conduire

Du Traitement général des Maladies, &c. §

dans son traitement : puisqu'il seroit de la dernière imprudence de traiter les journaliers de la même manière que les hommes sédentaires, même en les supposant atteints de la même Maladie.

§ II.

De ce qu'il faut savoir avant de traiter une Maladie,

Il est important de chercher à connoître si la Maladie est *constitutionnelle*, ou *accidentelle* : (si elle est simple ou compliquée : si elle est *essentielle* ou *symptomatique*) : depuis quel temps elle dure : si elle procède d'un changement considérable & subit dans le régime, dans la conduite, &c. (1).

Il faut s'assurer de la nature de la Maladie, du temps qu'il y a qu'elle dure, de ce qui l'a produite, &c.

(1) Ces préceptes sont de la plus grande conséquence. Pourquoi ? Une Maladie *constitutionnelle* se guérit difficilement, tandis que celle qui n'est qu'*accidentelle*, cède plus facilement aux remèdes appropriés & bien administrés. Il en est de même de la Maladie simple, comparée avec celle qui est compliquée d'une ou plusieurs autres Maladies.

Quant aux Maladies *symptomatiques*, on ne peut les guérir qu'on ne remonte à la source : c'est-à-dire, qu'on ne commence par guérir celle dont elle n'est qu'un *symptôme*. On peut même dire qu'en général, quand une Maladie ne cède pas à un traitement, dirigé d'après les lois de la saine doctrine, il y a tout à présumer qu'elle tient à un vice caché, qu'il faut découvrir, attaquer & détruire, s'il en est susceptible. On verra plusieurs exemples de ces espèces de Maladies dans le cours de cet ouvrage, surtout Chapitre XX, § II, article IV, & Chapitre XXII, § III & IV, &c. de ce Tome II.

Au reste, ce dernier précepte est un de ceux qu'on suit le plus généralement : son importance a été sentie de tout le monde ; & il n'est presque aucun de ceux qui se mêlent de guérir, qui ne questionne les malades à cet égard. Mais le point essentiel est de savoir la vérité ; & il y a tant de gens qui se plaisent à la déguiser !

Combien d'efforts ne fait-on pas tous les jours pour donner le change, dans les Maladies longues ou *chroniques*, surtout dans celles que la Maladie vénérienne a occasionnées, qu'elle entretient ! Ce n'est pas que le libertinage n'ait

Combien on est exposé à être trompé dans le rapport que les

SECONDE PARTIE, CHAP. I, § II.

N faut s'aff-
furer des
évacuations,

Il faut, de plus, s'affurer de l'état du ventre & des autres évacuations: de la manière dont s'exé-

malades font
de leurs Ma-
ladies.

rendu cette dernière Maladie tellement commune, qu'ac-
tuellement, dans la plupart des Villes, la facilité avec la-
quelle on en fait l'aveu, ne soit en raison directement op-
posée avec l'opiniâtreté que les gens de sentimens délicats
mettent à cacher jusqu'aux moindres indices qui pourroient
conduire à la faire soupçonner.

Il faut donc
consulter
non seule-
ment le ma-
lade, mais
encore ceux
qui l'appro-
chent.

Mais on rencontre encore de ces derniers, même dans
les Capitales; & cela nous suffit, pour exhorter ceux qui se
destinent au soulagement de l'humanité souffrante, soit par
état, soit par inclination, de ne pas toujours s'en tenir en-
tièrement au rapport des malades; de questionner encore ses
parens, ses amis, tous ceux qui s'intéressent à lui & qui le
connoissent, afin de rassembler le plus qu'il est possible de
faits capables de dévoiler le caractère de la Maladie dont il
est attaqué.

Ces recherches serviront de plus à confirmer ce que le
malade aura bien voulu avouer, ou à faire rejeter ce qu'il
aura avancé de contraire aux apparences & aux symptômes ac-
tuels de sa Maladie. Car il est une autre classe de malades,
& cette classe est très-nombreuse, qui se persuadent d'être
attaqués d'une Maladie fixe & permanente, qu'ils disent
avoir, ou héritée de leurs parens, ou acquise dans des temps
éloignés, & qu'ils regardent comme la cause de toutes celles
qui leur surviennent, pour peu que ces dernières résistent
aux remèdes.

Combien de femmes, par exemple, qui veulent que toutes
les indispositions ou maladies qu'elles éprouvent, tiennent à
un lait répandu! Combien d'autres qui veulent les attribuer
toutes aux nerfs! Et malheureusement elles trouvent par-
tout des Charlatans qui les entretiennent dans leurs opinions,
en y donnant leur approbation; qui même souvent créent ces
opinions, pour se gagner une confiance dont ils abusent de
la manière la plus cruelle, en accablant de remèdes ces in-
fortunées, qu'ils précipitent dans un déluge de maux, parce
qu'ils ne leur administrent jamais que des remèdes contraires
à leur état, comme nous le dirons, Chap. VIII, note 3 de
ce vol., & Chap. XXXVII, note 7, du Tom. III.

Différentes
manières de
penser des
hommes dans

Nous ne finissons pas, si nous voulions entrer dans le dé-
tail des différentes manières de penser des hommes dans l'é-
tat de Maladie & sur leurs Maladies. Les uns, & ce sont sur-

cutent les *fonctions vitales & animales*, telles que *la respiration, la digestion, &c.*

de la respiration, de la digestion, &c.

Enfin il faut demander au malade quelles sont les Maladies auxquelles il a été le plus sujet, & quels sont les remèdes qui lui ont été les plus salutaires. Il faut même lui demander quelle espèce de médicament lui est le moins désagréable; s'il a

Questions qu'il faut faire au malade.

tout les *gens de lettres*, ne veulent point être malades; & quoique leur santé dépérît visiblement, ils refusent opiniâtrément de rien avouer. Les autres, au contraire, veulent avoir toutes les Maladies qu'ils entendent nommer, ou dont on leur fait une description frappante. Ils répondent toujours affirmativement aux questions qu'on leur fait; de sorte que, quelques multipliées qu'ayent été ces questions, on se trouve aussi peu avancé, que du moment où l'on a commencé à voir le malade. Dans l'un & l'autre cas, si l'on ne peut consulter d'autres personnes que le malade, il n'y a que la sagacité & l'expérience qui puissent tirer du chaos où l'on a été plongé par ces réponses insidieuses. Ceux-ci retranchent de la description qu'ils font de leur Maladie, pour ne pas être assujettis à tel régime, à tels remèdes; & ce défaut est celui des jeunes gens, des débauchés, &c. Ceux-là ajoutent à cette même description, pour se faire administrer tel ou tel médicament, &c. Enfin, le goût de l'homme pour le merveilleux, son penchant pour la dissimulation & son éloignement pour la vérité, semblent être tellement de son essence, que la crainte de ruiner sa santé, & même d'exposer sa vie, n'est pas toujours capable de l'en faire triompher.

l'état de Maladie & sur leurs Maladies.

Il ne faut

Il ne faut dans le rapport du malade de que de la franchise & de la vérité.

On ne sauroit donc apporter trop d'attention dans l'examen d'une Maladie. On ne doit ménager, ni le malade, ni ceux qui l'approchent. Mais il ne faut dans leurs réponses que de la franchise, que de la vérité. Un exposé clair & simple, même dépourvu d'ordre & de style, instruit bien davantage que toutes ces descriptions pompeuses, où l'esprit altère presque toujours les faits. La manie des descriptions brillantes de Maladies est, pour le dire en passant, une des raisons principales qui fait que la Médecine par consultation, est si souvent en défaut.

8 SECONDE, PARTIE, CHAP. I, § II.

une forte aversion pour quelques uns en particulier, &c. (2)

(2) Voici la manière, à peu près, dont, d'après M. TISSOT, on peut faire ces questions.

Matière de
faire ces
questions à
un adulte;

Êtes-vous sujet à la maladie dont vous êtes attaqué? Vos père & mère y ont-ils été exposés? L'avez-vous gagnée de quelqu'un? La personne de qui vous l'avez gagnée, n'avoit-elle pas quelqu'autre maladie, ou évidente, ou secrète? Jouissiez-vous auparavant d'une bonne santé? Quel genre de vie menez-vous habituellement? Quelles sont vos occupations? Votre Maladie n'est-elle pas la suite de quelque excès dans le boire, dans le manger? Comment vous a-t-elle pris? Depuis quel temps dure-t-elle? Avez-vous des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'estomac, de ventre, de reins? Avez-vous la langue sèche? Êtes-vous altéré? Avez-vous un mauvais goût à la bouche? Vous sentez-vous du dégoût, des envies de vomir? Allez-vous du ventre? y allez-vous souvent? Comment sont les selles? Urinez-vous? Comment sont les urines? changent-elles souvent? Avez-vous des sueurs? Toussiez-vous? Crachez-vous? Respirez-vous facilement? Dormez-vous? Comment passent les bouillons, les risanes? &c.

Si c'est une femme, on lui demande de plus:

A une femme;

Avez-vous vos règles? Sont-elles passées? Depuis quand? Les attendez-vous? Dans combien de jours? Sont-elles régulières, abondantes? Combien vous durent-elles? Êtes-vous mariée? veuve? Êtes-vous enceinte? De combien de mois? Y a-t-il long-temps que vous êtes accouchée? Nourrissez-vous? N'êtes-vous pas sujette aux fleurs blanches? Avez-vous perdu? y a-t-il long-temps?

Si c'est un enfant, on demande:

Quand le
malade est un
enfant.

Quel est très-exactement son âge? combien il a de dents? S'il souffre pour les mettre? S'il n'est point noué? S'il n'a pas de descende? S'il a eu la petite-vérole? S'il rend des vers? S'il a le ventre gros? Si le sommeil est tranquille?

Il faut examiner l'extérieur du malade, ses évacuations, l'odeur qu'il exhale, &c. Pourquoi?

Ces questions, quelque multipliées qu'elles soient, ne sont pas encore suffisantes pour avoir une connoissance exacte de l'état du malade. Il faut, outre l'attention que nous avons recommandée dans la note précédente, s'approcher de lui, examiner sa physionomie, surtout ses yeux, considérer sa langue, sa respiration; palper le ventre; regarder les selles; les urines, les crachats; savoir quelle odeur ont

§ III.

Du Régime dans le traitement des Maladies.

Nous avons déjà fait remarquer, Tome I. Chap. III, que la *diète* seule peut répondre à la plupart des *indications* dans la cure des Maladies. La *diète* est donc le premier objet auquel il faille avoir attention.

Importance de la diète dans le traitement des Maladies.

Ceux qui n'en savent pas davantage, s'imaginent que tout ce qui porte le nom de *médicament* est doué de quelque pouvoir surnaturel, de quelque charme secret. Ils croient que dès que le malade s'est suffisamment gorgé de *remèdes*, il doit se bien porter.

Erreur du peuple sur le compte des médicaments.

Cette erreur a les suites les plus funestes. Elle fait qu'on n'a de confiance que dans les *drogues*, & qu'on néglige les ressources que l'on a dans les mains: de plus, elle décourage & porte à abandonner un malade, quand on voit qu'on n'est pas à portée d'avoir des *remèdes*. (Voyez à la Table les mots *Diète*, *Régime*, *Aliment* & *Remède*. Il est de la plus grande importance, pour entendre cet ouvrage, d'avoir une idée juste & vraie de ces termes.)

Suite de cette erreur.

Les *Remèdes* sont certainement très-utiles quand ils sont indiqués; & s'ils sont administrés avec prudence, ils font alors beaucoup de bien; mais quand on leur fait tenir lieu de tout, & qu'on les ordonne au hasard, ce qui n'arrive que trop souvent, ils peuvent faire beaucoup de mal.

Les remèdes ne peuvent être utiles que lorsqu'ils sont indiqués & administrés avec prudence.

la sueur, la *transpiration*, &c.; parce qu'en général la Maladie est d'autant plus grave, que l'aspect de tous ces objets & que l'odeur qu'exhale le malade, s'écartent davantage de l'état naturel.

Nous aurons soin d'assigner la valeur de chacun de ces signes, à mesure que les Maladies nous les présenteront.

Nous désirerions donc qu'au lieu de s'attacher à la recherche de *remèdes secrets*, l'on portât son attention sur ce qui concerne le *régime*, avec lequel on est plus familier: au moins l'on n'auroit pas à craindre qu'il ne devînt nuisible.

ARTICLE PREMIER.

De quelle espèce doit être la Diète dans les Maladies en général.

Toute Maladie affaiblit les puissances digestives.

TOUTES les maladies affaiblissent les puissances *digestives*. La *diète* doit donc, dans toutes les Maladies, être légère & de facile *digestion* (3). Un homme qui auroit la jambe cassée, ne feroit pas plus imprudent de vouloir se promener, qu'un homme qui auroit la *fièvre*, de vouloir manger les mêmes *alimens*, & dans la même quantité, que celui qui est en parfaite santé.

Diète dans une fièvre occasionnée par des excès;

L'abstinence seule guérira souvent une *fièvre*, surtout quand elle est occasionnée par des excès dans le boire & dans le manger.

Exception à cette règle générale.

(3) Cette vérité est générale pour toutes les Maladies *aiguës*; mais elle admet quelques exceptions pour les Maladies *chroniques*. Il en est de ces dernières, dans lesquelles le malade est obligé de manger beaucoup & souvent. Nous verrons qu'une partie des Maladies *nerveuses*, & les Maladies qui sont dues à une *bile* surabondante, sont dans ce cas.

M. GALLATIN, mon ami, ci-devant Médecin de l'Hospice de Charité de la Paroisse Saint-Sulpice, m'a communiqué, à cette occasion, l'observation suivante. J'ai connu, m'a-t-il dit, un homme âgé de soixante-quatorze ans, d'un *tempérament* sec & *bilieux*, qui étoit obligé de manger toutes les nuits. Cette incommodité étoit produite par une *bile* très-âcre, qui lorsqu'il étoit couché horizontalement, couloit dans l'*estomac*. On le délivroit de cette faim, par l'usage d'une *tisane*, faite avec le *miel* & la *crème de tartre*.

Du Traitement général des Maladies, &c. II

Dans toutes les *fièvres* accompagnées d'*inflammation*, comme dans la *pleurésie*, la *péritéonnie*, &c., le *grau* léger, le *petit-lait*, les *infusions de plantes* & de *racines mucilagineuses*, &c., sont non seulement capables de nourrir le malade, mais encore ils sont les meilleurs *remèdes* qu'on puisse leur administrer.

Dans les fièvres inflammatoires;

Dans les *fièvres lentes*, *nerveuses*, *malignes*, &c., qui ne sont point accompagnées d'*inflammation*, qui exigent que les forces du malade soient soutenues par des *cordiaux*, on remplira toujours mieux l'intention de la Nature, en prescrivant une *diète* nourrissante & des *vins généreux*, qu'en ordonnant la plupart des autres *remèdes* connus jusqu'ici.

Dans les fièvres lentes, nerveuses, malignes, &c.;

La *diète* ne mérite pas moins notre attention dans les *Maladies chroniques* que dans les *Maladies aiguës*. Les personnes attaquées de *vents*, de faiblesses dans les *nerfs*, de tous les autres *symptômes* de l'*affection hypocondriaque*, se trouveront mieux d'*user d'aliments solides* & de *vins généreux*, que de tous les *cordiaux* & de tous les *remèdes carminatifs*.

Dans les Maladies chroniques;

Le *scorbut*, cette *Maladie* si opiniâtre, cédera plus promptement à une *diète végétale* appropriée, qu'à tous les *anti-scorbutiques* les plus vantés des *Apothicaires*.

Dans le scorbut;

Dans la *consomption*, lorsque les *humeurs* sont viciées; lorsque l'*estomac* est trop faible pour pouvoir digérer les *fibres solides* des animaux, ou même pour convertir en sa propre substance le *suc des végétaux*, une *diète* dont la base sera le *lait*, soutiendra & nourrira non seulement le malade, mais encore le guérira souvent, lorsque tous les autres *remèdes* auroient été inutiles.

Dans la consommation.

ARTICLE II.

De l'Air, dans le traitement des Maladies.

IL y a, dans les Maladies, beaucoup d'autres objets qui, quoique d'une nécessité moins absolue que la *diète*, ne sont pas moins dignes de notre attention.

Importance
de l'air frais
& renouve-
lé, dans la
plupart des
Maladies.

La manie singulière, où l'on a été long-temps, de priver les malades de toute communication avec l'*air* extérieur, a causé les plus grands accidens, non seulement dans les *fièvres*, mais encore dans la plupart des autres Maladies *aiguës*. Le malade retirera plus d'avantage de l'*air* frais, introduit avec prudence dans sa chambre, que de tous les autres *remèdes* qu'on pourroit lui donner, comme nous l'avons déjà fait observer, Tom. I, Chap. IV.

ARTICLE III.

De l'Exercice dans le traitement des Maladies chroniques.

L'exercice
peut être re-
gardé comme
un remède
dans beau-
coup de Ma-
ladies chro-
niques.

L'*EXERCICE* peut également dans beaucoup de cas, être regardé comme un *remède*, ainsi qu'on l'a déjà dit, Chap. V du Tome I. L'*équitation*, par exemple, & la *navigation*, seront plus utiles pour guérir la *consommption* ou la *pulmonie*, les *obstructions* des glandes, &c., que la plupart des *remèdes* connus jusqu'ici. Dans les Maladies qui viennent du relâchement des *solides*, le *bain froid* & toutes les autres parties du *régime gymnastique*, seront encore de la plus grande utilité.

ARTICLE IV.

De la Propreté dans le traitement des Maladies.

La propreté
peut seule
guérir plu-

La *propreté* est de la plus grande importance, même dans la cure des Maladies. Quand on laisse

un malade dans du linge & des draps sales, la manière qui *transpire* de toutes les parties du corps, réforbée ou rentrée en dedans, contribue à entretenir le mal, à augmenter le danger. Plusieurs Maladies peuvent être guéries par la *propreté* seule, comme nous l'avons observé, Tome I, Chap. IX. Elle peut concourir à en mitiger un grand nombre; & dans toutes elle est très-importante pour le malade, & fort agréable à ceux qui le servent.

ARTICLE V.

De la supériorité du Régime sur les remèdes dans le traitement des Maladies.

Je pourrois, s'il étoit nécessaire, rapporter beaucoup d'observations, pour prouver combien un régime approprié est important dans les Maladies. En effet, souvent il guérit les malades sans le secours d'aucun remède, tandis que jamais les remèdes ne réussissent, si le régime est négligé. Aussi, dans le traitement des Maladies, avons-nous toujours parlé du régime, avant de parler des remèdes.

Ceux qui craignent l'usage des remèdes, peuvent s'en tenir au régime seul (4). Pour les autres,

(4) Ce n'est pas que M. BUCHAN prétende que ces personnes-là pourrout guérir toutes les Maladies sans remèdes. Il veut seulement dire, que si elles ne connoissent point assez les vertus ou les effets des remèdes, il vaut beaucoup mieux qu'elles s'abstiennent de les administrer, que de risquer de faire du mal. Elles doivent appeler du secours, dès qu'elles voyent que la Maladie est grave, ou qu'elle ne cède point au régime prescrit. Elles auront d'ailleurs encore assez de quoi remplir les vues de bienfaisance dont elles sont animées, en veillant sur l'administration du régime, qui est, sans contredit, la base essentielle du traitement de toutes les Maladies.

seurs Maladies; & dans toutes, elle est utile au malade & à ceux qui le soignent.

Le régime peut guérir sans remède, tandis que les remèdes ne peuvent réussir si le régime est négligé.

Comment doivent se comporter ceux qui ne se sentent pas assez de capacité pour administrer des remèdes.

en qui nous supposons plus de connoissance, nous avons eu soin de prescrire, dans chaque Maladie, les *formules de remèdes* les plus simples & les plus approuvés.

Les remèdes
ne peuvent
être adminis-
trés par tout
le monde.

Cependant ils ne peuvent jamais être administres que par des personnes intelligentes; & encore ne doivent-ils l'être qu'avec les précautions que nous aurons soin de recommander.

CHAPITRE II.

Des Fièvres en général.

LES *fièvres*, selon l'opinion la plus commune, emportent plus de la moitié du genre humain, il est donc de la dernière importance que tous les hommes connoissent les causes qui peuvent les produire.

Causes gé-
nérales des
fièvres.

Les causes les plus générales des *fièvres* sont la *contagion*, les erreurs commises dans le *régime*, l'air mal-sain, les violentes affections de l'ame, la suppression de quelque *évacuation accoutumée*; tout ce qui peut nuire au corps, soit intérieurement, soit extérieurement; l'extrême chaleur; enfin le froid excessif.

Comme nous avons déjà traité, fort au long, d'une partie de ces causes, & que nous en avons démontré les effets, nous nous dispenserons de répéter ici ce que nous en avons dit, Tome I, Chap. III, IV, X, XI & XII: nous nous bornerons à recommander à tous ceux qui veulent échapper aux *fièvres* & aux autres Maladies dangereuses, d'y apporter l'attention la plus scrupuleuse.

Les fièvres
sont les Mala-
dies les plus

Les *fièvres* ne sont pas seulement les Maladies les plus fréquentes; elles sont encore les plus